
**De la noirceur des destins à la résilience : entretien avec l'écrivain
Rouchdi Berrahma**
**From the darkness of destinies to resilience: interview with the novelist
Rouchdi Berrahma**

Nadjet, Mouffoki¹
Université Djilali Bounaama, Khemis-Miliana / Algérie
nadjetmouffoki@gmail.com

Reçu: 11/12/2025, **Accepté:** 20/12/2025, **Publié:** 30/12/ 2025

Résumé :

Dans cet entretien, Rouchdi Berrahma revient sur son parcours d'écrivain, depuis ses premières envies d'écrire jusqu'à la construction de son style distinctif. Il explique comment son choix du roman noir et de la langue sobre sert à montrer la réalité sans chercher à consoler, à obliger le lecteur à voir ce que l'on préfère souvent ignorer.

Les nouvelles de son recueil mettent en lumière la résilience humaine face à la marginalisation, tout en explorant les traumatismes historiques. L'entretien offre également une réflexion sur le rôle de l'écriture engagée comme acte de lucidité et de résistance, et propose des conseils aux jeunes écrivains algériens qui souhaitent trouver leur propre voix tout en abordant des sujets sociaux sensibles.

Mots-clés : Rouchdi Berrahma, Littérature noire, Écriture engagée, Marginalité sociale, Lucidité et vérité

Abstract:

In this interview, Rouchdi Berrahma reflects on his path as a writer, from his earliest desire to write to the development of a distinctive style. He explains

how his choice of noir fiction and a sober, restrained language serves to depict reality without offering consolation, compelling readers to confront what they often prefer to ignore.

The short stories in his collection highlight human resilience in the face of marginalization while exploring the aftershocks of historical trauma. The interview also examines engaged writing as an act of lucidity and resistance, and offers advice to young Algerian writers seeking to find their own voice while addressing socially sensitive issues

Keywords: Rouchdi Berrahma; noir fiction; engaged writing; social marginalization; lucidity and truth.

ملخص:

في هذا الحوار، يستعرض رشدي برحمة مساره الأدبي منذ بدايات رغبته في الكتابة إلى تشكّل أسلوبه المميّز. ويبيّن كيف أن اختياره لأدب الرواية السوداء ولغة المكثفة والبسيطة يهدف إلى كشف الواقع دون السعي إلى مواساة القارئ، بل إلى دفعه لمواجهة ما يُفضّل غالباً تجاهله.

تسلّط قصص مجموعته الضوء على قدرة الإنسان على الصمود في مواجهة التهميش، كما تستكشف آثار الصدمات التاريخية وانعكاساتها على الفرد والمجتمع. ويقدم الحوار كذلك تأملاً في دور الكتابة الملتزمة باعتبارها فعلاً من أفعال الوعي والمقاومة، إضافةً إلى نصائح موجّهة إلى الكتّاب الجزائريين الشباب الراغبين في إيجاد أصواتهم الخاصة مع تناول قضايا اجتماعية حسّاسة.

الكلمات المفتاحية: رشدي برحمة، الأدب الأسود، الكتابة الملتزمة، التهميش الاجتماعي، الوعي والحقيقة.

Pour citer cet article :

Mouffoki Nadjet., (2025). De la noirceur des destins à la résilience : entretien avec le romancier Rouchdi Berrahma , *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 3(3), 331-345. Disponible sur le lien :

<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>

Pour citer le numéro :

Arrar, Salah., Floutier, Jérémy, (2025), Numéro-Thématique Recherches en littérature à l'ère de la transformation numérique : états des lieux, perspectives et ancrages historiques , *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 3(3), 346p. Disponible sur le lien :

<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>

Introduction

Écrivain et chroniqueur littéraire, Rouchdi Berrahma s'affirme aujourd'hui comme une voix singulière et exigeante de la littérature algérienne contemporaine. Ingénieur de formation, il inscrit son œuvre dans un dialogue constant entre regard analytique et sensibilité littéraire. Ses récits explorent les marges sociales, les silences collectifs et les fractures invisibles, donnant une présence narrative à ceux que la société tend à reléguer dans l'ombre : migrants, jeunes en errance, anciens combattants oubliés, figures fragilisées par la violence ordinaire.

Son écriture, sobre et tendue, se distingue par une grande précision visuelle. Elle s'inscrit dans l'esthétique du noir, non comme simple cadre générique, mais comme véritable méthode d'exploration du réel. Le noir devient ainsi, chez lui, un instrument de dévoilement : loin de toute consolation, il impose une confrontation lucide avec les zones d'ombre de l'Algérie contemporaine. À travers des textes tels que *Une ville dans le noir* ou des nouvelles comme *Ahmadou le Nigérien* et *El Mahboul*, il interroge la marginalité, la mémoire traumatique, les mirages de l'exil et les contradictions d'une société travaillée par de profondes tensions historiques et sociales.

Rouchdi Berrahma, né le 7 novembre 1990 à Blida, est écrivain et chroniqueur littéraire algérien. Ingénieur en génie de l'environnement, diplômé de l'École Nationale Polytechnique d'Alger, il mène parallèlement une activité d'auteur de nouvelles et de chroniques. Son œuvre s'inscrit dans la tradition du roman noir algérien, qu'il mobilise comme un outil critique pour explorer les fractures sociales et les silences de l'histoire.

En parallèle de son travail de fiction, il collabore avec plusieurs journaux nationaux — *Le Chelif*, *Le Provincial*, *Reporters*, *L'Expression*, *Twala* — ainsi qu'avec le média international *Orient XXI*. Il a également pris part à divers recueils collectifs de nouvelles noires et historiques publiés en France, avant de faire paraître son propre recueil, confirmant ainsi une démarche littéraire exigeante et résolument ancrée dans le questionnement du présent.

Cet entretien propose d'explorer les fondements de son engagement littéraire : la genèse de son écriture, son rapport au réel, sa conception du roman noir comme espace de résistance, ainsi que sa réflexion sur la responsabilité éthique de l'écrivain face à la violence, à l'oubli et à la banalisation. À travers ses réponses, se dessine une conception exigeante de la littérature, pensée comme un acte de lucidité et de fidélité au réel.



Rouchdi Berrahma

Nadjet Mouffoki : *Qu'est-ce qui a éveillé, pour la première fois, votre désir d'écrire ? Une rencontre, un événement ou une lecture a-t-il marqué ce début ?*

Rouchdi Berrahma : Au départ, il y a eu la lecture. Très tôt, les livres ont été pour moi un refuge, un espace de liberté et de questionnement. Ils m'ont permis de comprendre que les mots pouvaient contenir le monde, ses fractures, ses silences et ses colères. Je n'ai pas commencé à écrire par

vocation immédiate, mais par immersion : en lisant les autres, en me laissant traverser par leurs voix, leurs univers, leurs manières de dire le réel.

Puis, avec le temps, quelque chose a changé. Le contexte social dans lequel nous vivons, ses tensions, ses injustices, ses non-dits, a rendu le simple statut de lecteur insuffisant. L'envie d'écrire s'est imposée à moi de façon presque naturelle, comme une nécessité plutôt que comme un choix. Il ne s'agissait plus seulement de lire le monde, mais de tenter d'en témoigner, d'en capter les zones d'ombre, de dire ce qui reste souvent tu ou déformé.

Nadjet Mouffoki : *À quel moment ce désir s'est-il transformé en pratique régulière ? Votre engagement littéraire remonte-t-il à votre jeunesse ou est-il venu plus tardivement ?*

Rouchdi Berrahma : Ce désir s'est transformé en pratique régulière à un moment très précis : pendant la période du Covid et du confinement. Comme beaucoup, j'ai vécu cette parenthèse comme une rupture brutale avec le rythme habituel de la vie. Le congé professionnel forcé, imposé par les conditions sanitaires, a créé un vide inattendu : du temps, du silence, et une forme de retrait du monde.

C'est dans cet espace suspendu qu'un premier texte est né, presque malgré moi. Il n'était pas pensé comme un projet littéraire au départ, mais comme une nécessité intime, une manière de fixer ce qui se bousculait à l'intérieur, d'ordonner l'angoisse, l'observation du réel, et les questions que cette période faisait surgir. L'écriture s'est alors imposée comme un geste quotidien, simple mais vital. Après ce premier texte, d'autres ont suivi, progressivement.

Nadjet Mouffoki : *Dans « Une ville dans le noir », El Affroun prend une dimension presque vivante. Qu'est-ce qui vous a conduit à faire de cette ville un personnage à part entière et que reflète-t-elle, selon vous, de l'Algérie contemporaine ?*

Rouchdi Berrahma : Le choix d'El Affroun comme présence centrale dans « Une ville dans le noir » vient d'abord du genre lui-même. Le polar, à mes

yeux, est le genre littéraire le plus à même de raconter les maux de notre société. Il permet de descendre au ras du réel, d'explorer la violence ordinaire, la corruption, les silences, les marges, tout ce qui échappe souvent aux discours officiels ou aux récits trop lisses. Le roman noir ne juge pas, il montre, et cette liberté est essentielle pour dire l'Algérie d'aujourd'hui.

Ensuite, il y a la ville. Dans toute littérature noire, la ville n'est jamais un simple décor : elle est une matrice, une source d'inspiration permanente. Elle façonne les personnages, conditionne leurs trajectoires, impose ses règles, ses impasses, ses zones d'ombre. El Affroun, avec ses rues, ses quartiers, ses tensions sociales, porte en elle une mémoire collective et des fractures qui dépassent largement ses frontières géographiques.

Dans mes textes, je n'ai pas toujours le même rapport à cette ville. Parfois, El Affroun devient un véritable personnage, presque vivant, qui observe, écrase, étouffe ou révèle ceux qui la traversent. D'autres fois, elle reste un lieu, un cadre nécessaire à l'intrigue. Ce choix dépend des circonstances, du regard adopté et des besoins de chaque récit. Mais même lorsqu'elle n'est « qu'un lieu », elle reste chargée de sens.

À travers El Affroun, c'est une certaine image de l'Algérie contemporaine qui se reflète : une société traversée par les contradictions, les inégalités, l'abandon, mais aussi par une humanité fragile, résistante, souvent silencieuse. La ville devient alors un miroir, imparfait mais sincère, de ce que nous vivons collectivement.

Nadjet Mouffoki : *Vous utilisez le noir non seulement comme genre, mais comme outil de dévoilement. En quoi cette tonalité narrative permet-elle d'atteindre des zones de réalité que d'autres formes littéraires peinent à révéler ?*

Rouchdi Berrahma : Le noir, pour moi, n'est pas seulement un genre codifié, c'est avant tout un outil de dévoilement. Sa force réside dans sa capacité à aller là où d'autres formes littéraires hésitent ou renoncent. Il ne cherche ni l'embellissement ni la consolation. Il accepte la part sombre du réel et la regarde en face, sans détour.

Cette tonalité narrative permet d'explorer des zones de réalité souvent occultées : la violence banalisée, la corruption quotidienne, la peur diffuse, les compromis moraux, mais aussi les silences imposés et l'injustice ordinaire. Le noir s'intéresse aux perdants, aux marginaux, à ceux qui vivent en périphérie du récit officiel. Là où d'autres formes littéraires privilégient parfois la distance, la métaphore ou l'abstraction, le noir impose une proximité presque dérangeante avec le réel.

Nadjet Mouffoki : *Dans « Ahmadou le Nigérien », vous abordez la condition des migrants subsahariens. Comment avez-vous recueilli leurs témoignages et quel rôle attribuez-vous à l'aspect documentaire dans votre écriture ?*

Rouchdi Berrahma : Pour « Ahmadou le Nigérien », je n'ai pas procédé à une collecte de témoignages. Mon approche a été avant tout celle de l'observation. Ces migrants font partie du paysage quotidien : on les croise dans toutes les villes algériennes, et El Affroun ne fait pas exception. Ils sont là, visibles, souvent silencieux, dans les trains, le long des routes, aux carrefours, sur les chantiers.

J'ai vu leur quotidien de près : certains mendient, d'autres travaillent durement dans le bâtiment ou dans des tâches pénibles. À force de les observer, on comprend une part de leur galère. Beaucoup ont fui la famine, la misère ou les conditions de vie extrêmement dures dans leurs pays. Ils arrivent avec l'idée que l'Algérie est un paradis, ce qui est vrai d'une certaine manière si l'on compare leurs conditions de départ à ce qu'ils trouvent ici, même si cette illusion se heurte rapidement à une autre forme de précarité.

L'aspect documentaire de mon écriture ne repose donc pas sur l'enquête au sens journalistique, mais sur une attention portée au réel, à ce qui se donne à voir chaque jour. Il s'agit de capter des gestes, des regards, des situations répétées, et de leur donner une place dans la fiction sans les trahir. Le noir permet justement cette hybridation entre observation sociale et récit littéraire.

Il existe aussi, à mes yeux, une analogie forte entre ces migrants subsahariens en Algérie et les harragas algériens en France. Dans les deux cas, on retrouve la même illusion de l'ailleurs salvateur, la même fuite d'une réalité insupportable, et souvent la même désillusion une fois arrivés.

Nadjet Mouffoki : *La décennie noire apparaît dans certaines nouvelles, notamment « El Mahboul ». La littérature peut-elle encore contribuer au travail de mémoire et à la restitution des traumatismes historiques ?*

Rouchdi Berrahma : Je pense que la littérature a encore un rôle essentiel à jouer dans le travail de mémoire, peut-être même plus que jamais. La décennie noire reste une plaie ouverte dans la société algérienne : beaucoup de choses n'ont pas été dites, ou l'ont été de manière fragmentaire, officielle, souvent édulcorée. Or la littérature n'est pas tenue par les mêmes contraintes que le discours politique ou historique. Elle peut s'autoriser le doute, la contradiction, la zone grise.

Dans des textes comme « El Mahboul », il ne s'agit pas de reconstituer les faits ni de produire un récit exhaustif de cette période, mais de restituer une atmosphère, un traumatisme diffus, une peur qui s'est incrustée dans les corps et les esprits. La violence de la décennie noire ne se résume pas aux événements spectaculaires : elle a aussi laissé des traces silencieuses, des destins brisés, des folies ordinaires, des vies figées dans l'après.

La littérature permet justement de donner une voix à ces blessures invisibles. Elle peut faire entendre ce que l'histoire officielle laisse de côté : la souffrance intime, la confusion morale, la perte de repères, le sentiment d'abandon. En ce sens, elle ne remplace ni l'histoire ni la justice, mais elle complète, elle creuse, elle dérange.

Nadjet Mouffoki : *Votre écriture est sobre, tendue, presque cinématographique. Comment travaillez-vous vos phrases et le rythme de vos récits pour maintenir cette tension permanente ?*

Rouchdi Berrahma : Je travaille mon écriture par épuration, en allant à l'essentiel. Les phrases sont volontairement sobres et souvent courtes pour

installer un rythme tendu et maintenir la pression narrative. Je pense mes textes comme des séquences, presque des plans, en alternant accélérations et moments de pause.

Le travail se fait surtout à la réécriture : je coupe, je resserre, je lis à voix haute pour vérifier le rythme et la justesse. Le côté cinématographique vient de cette volonté de montrer plutôt que d'expliquer, et de laisser la tension naître de ce qui est suggéré, plus que de ce qui est dit explicitement.

Nadjet Mouffoki : *Vos personnages expriment souvent fatigue morale, peur ou fragilité. Cherchez-vous davantage à susciter une réflexion sur la condition humaine qu'à provoquer la compassion du lecteur ?*

Rouchdi Berrahma : Oui. Je cherche avant tout à susciter une réflexion sur la condition humaine plutôt qu'à provoquer la compassion. La fatigue, la peur et la fragilité de mes personnages ne sont pas là pour attendrir, mais pour interroger ce que le contexte social et humain fait aux individus. Si une émotion naît chez le lecteur, elle accompagne cette réflexion, sans en être l'objectif principal.

Nadjet Mouffoki : *Cette noirceur qui refuse la consolation constitue-t-elle, selon vous, une forme de résistance à l'oubli et à la banalisation de la violence sociale ?*

Rouchdi Berrahma : Oui, absolument. Cette noirceur n'est pas gratuite : elle est une forme de résistance. Refuser la consolation, c'est refuser l'oubli et s'opposer à la manière dont la violence sociale, l'injustice ou les souffrances ordinaires peuvent être banalisées.

En montrant le réel dans toute sa dureté, sans édulcoration ni échappatoire, le roman noir impose au lecteur de confronter ce que la société voudrait parfois faire disparaître ou oublier. C'est un moyen de mémoire active : raconter les fractures, les silences, les marginalités, pour que ces vies et ces expériences ne soient pas effacées.

La noirceur devient alors un acte de lucidité et d'insistance : elle dit que ce qui est lourd, injuste ou violent existe et mérite d'être regardé, compris et pensé, même si cela reste inconfortable.

Nadjet Mouffoki : *La jeunesse en errance ou les anciens combattants oubliés traversent vos textes. Comment percevez-vous l'articulation entre mémoire individuelle et mémoire collective dans l'Algérie d'aujourd'hui ?*

Rouchdi Berrahma : Je perçois la mémoire individuelle et la mémoire collective comme profondément liées, mais souvent en tension. La jeunesse en errance, les anciens combattants oubliés ou d'autres figures de mes textes portent chacun une expérience personnelle, intime, faite de blessures, de choix, de désillusions. Ces vécus sont autant de fragments qui, mis bout à bout, reflètent une mémoire collective parfois fragmentée, négligée ou déformée.

Dans l'Algérie d'aujourd'hui, cette articulation est complexe : beaucoup d'expériences personnelles restent silencieuses, non racontées, et la mémoire collective officielle tend à lisser ou à oublier certaines violences et souffrances. L'écriture permet de faire dialoguer ces deux dimensions : donner voix aux individus tout en révélant ce qu'ils disent, consciemment ou non, de l'histoire partagée du pays. Ainsi, le personnel éclaire le collectif, et le collectif met en relief la portée des histoires personnelles, dans toute leur densité et leur fragilité.

Nadjet Mouffoki : *Vous affirmez que le noir « n'apporte pas de remède, il oblige à voir ». Comment cette approche influence-t-elle votre rapport à l'écriture et votre conception de la responsabilité de l'écrivain ?*

Rouchdi Berrahma : Cette idée que le noir « n'apporte pas de remède, il oblige à voir » est au cœur de ma manière d'écrire. Elle influence mon rapport à l'écriture en me rappelant que mon rôle n'est pas de rassurer, d'expliquer ou de réparer le monde, mais de le montrer dans sa réalité, même quand elle est dure, complexe ou inconfortable.

De la noirceur des destins à la résilience : entretien avec l'écrivain Rouchdi Berrahma

Cela implique une responsabilité particulière : celle de ne pas trahir le réel, de rester fidèle aux fractures, aux silences et aux tensions que je décris. L'écrivain, dans cette perspective, n'est pas un consolateur, mais un témoin attentif. Il a la responsabilité de créer un espace où le lecteur peut voir, comprendre, ressentir, et peut-être réfléchir sur ce que ces réalités disent de nous, individuellement et collectivement.

Nadjet Mouffoki : *Vos personnages ne demandent pas la pitié mais la compréhension. Que souhaitez-vous que le lecteur retienne de cette posture de lucidité sans concession ?*

Rouchdi Berrahma : Je souhaite que le lecteur retienne surtout la lucidité de mes personnages : ils ne cherchent ni indulgence ni pitié, mais simplement à être compris dans leur humanité et dans les conditions qui les façonnent. Cette posture sans concession permet de montrer la complexité des choix, des failles et des luttes quotidiennes.

Le lecteur est invité à regarder ces vies avec attention et honnêteté, à percevoir les fragilités et les contradictions sans les juger, et à réfléchir à ce que ces expériences disent de nous tous, individuellement et collectivement. C'est moins une demande d'émotion qu'une invitation à la réflexion et à la conscience.

Nadjet Mouffoki : *Quels conseils adresseriez-vous aux jeunes écrivains algériens qui souhaitent aborder des sujets sociaux sensibles au sein de la littérature noire, tout en trouvant leur voix et leur singularité ?*

Rouchdi Berrahma : Je leur dirais avant tout de lire beaucoup, dans tous les genres, et pas seulement du roman noir. La lecture nourrit la sensibilité, aiguisé le regard et permet de comprendre comment les autres ont trouvé leur voix. Ensuite, je leur conseillerais d'observer le réel autour d'eux : les villes, les gens, les gestes quotidiens, les silences. C'est dans cette observation attentive que naissent des histoires qui sonnent vrai.

Pour aborder des sujets sociaux sensibles, il faut oser la lucidité et le courage : ne pas chercher à enjoliver, mais ne pas tomber non plus dans le cynisme ou

la caricature. Chaque texte doit avoir sa propre voix, son rythme, sa manière de dire le réel. L'authenticité et la sincérité sont ce qui distingue un auteur.

Enfin, je leur dirais de ne pas craindre de prendre leur temps. Trouver sa singularité est un processus long : il faut expérimenter, écrire, réécrire, se tromper et recommencer. Et il faut surtout accepter ce que l'écrivain français Hugues Pagan appelle le « syndrome du lendemain matin » : ce moment matinal où l'on relit un texte écrit toute la nuit et où l'on se dit qu'il est mauvais, qu'il faut tout recommencer à zéro. Plutôt que de se décourager, il faut persévérer, continuer à peaufiner, à retravailler chaque phrase, jusqu'à ce que le texte trouve enfin sa force et atteigne son but.

Conclusion

Au fil de cet entretien, plusieurs lignes de force se dégagent. L'écriture de Rouchdi Berrahma apparaît d'abord comme le fruit d'un cheminement progressif : née de la lecture, consolidée dans le silence du confinement, elle s'est imposée comme une nécessité intérieure plutôt qu'un simple projet esthétique. Le roman noir, dans son approche, ne constitue pas un choix de mode, mais une posture critique face au réel, un moyen de rendre visibles les fractures sociales et les silences collectifs.

Ses réponses révèlent une conception profondément éthique de la littérature. L'écrivain n'y est ni moraliste ni consolateur ; il est témoin. En refusant l'édulcoration et la facilité émotionnelle, il affirme que la noirceur peut devenir une forme de résistance à l'oubli, à la banalisation de la violence et à la simplification des mémoires. La ville, les migrants, les figures marginales ou traumatisées ne sont pas des symboles abstraits, mais des incarnations d'une réalité complexe, où mémoire individuelle et mémoire collective se croisent et se heurtent.

Enfin, cet entretien met en évidence une conviction centrale : la littérature n'apporte pas de solution, mais elle oblige à voir. Elle crée un espace où le réel peut être observé sans masque, où la fragilité humaine peut être comprise sans être réduite à la pitié. Ainsi, l'œuvre de Rouchdi Berrahma s'inscrit dans une dynamique de lucidité et d'insistance : dire ce qui dérange, préserver les

De la noirceur des destins à la résilience : entretien avec l'écrivain Rouchdi Berrahma

traces, et rappeler que l'écriture, même sans remède, demeure un acte de vigilance et de responsabilité.

Propos recueillis par Nadjat Mouffoki

Bibliographie :

- Berrahma, R., et al. (2022). *Au-delà des colères muettes*. Éditions du Caïman.
- Berrahma, R., et al. (2024). *Merci la Résistance !* Éditions du Caïman.
- Berrahma, R. (2025). *Une ville dans le noir*. Éditions Les Rives.

Entretiens réalisés et publiés dans la revue CDLC :

1-ABDOULAH, A. (2024). Entretien de Dr Aissatou avec le Pr Tourneux. *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 2(3), 526-538. Disponible sur le lien : <https://asjp.cerist.dz/en/article/264239>

2-AIT TAHAR, A. (2024), L'apport de la dimension interculturelle pour le métier de la traduction. *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 2(1), 278-293. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/252261>

3-ARRAR, Salah ,. (2023), L'œuvre dibienne approchée et analysée par Hervé Sanson : Entretien avec un spécialiste de littératures francophones du Maghreb, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(3), 156-165. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/241588>

4-OCHI, K. (2024). Entretien avec Jaber SELLAMI, traducteur vers l'arabe de *Leurs enfants après eux* (Edition Actes Sud, 432 p) de Nicolas Mathieu (lauréat du Prix Goncourt 2018). *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 2(1), 294-301. Disponible sur le lien : <https://asjp.cerist.dz/en/article/252262>

5-Ochi, K. (2025). La Traduction face aux unilatéralismes des discours historiques et scientifiques. Entretien avec Sandra Pérez-Ramos: spécialiste

en Traduction, Genre et Études culturelle. *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels*, 3(2), 647-659. Disponible sur le lien : <https://asjp.cerist.dz/en/article/278327>

6-SOLTANI , E.-M. (2023). Entretien avec Malika Fatima BOUKHELOU, Professeure des universités « La participation aux activités scientifiques contribue indéniablement à la formation des jeunes chercheurs ». *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 1(1), 397-406. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/229523>

7- SOLTANI, E. M. (2024). Entretien avec Assia DIB, Présidente de la Société Internationale des amis de Mohammed DIB (SIAMD). *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 1(3), 134-143. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/241586>

8-SOLTANI, E. M. (2024). Nouveaux regards sur le multiculturalisme et le métier de la traduction : Entretien avec Fred DERVIN, Professeur des universités en éducation interculturelle à l'Université d'Helsinki en Finlande. *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 2(1), 302-318. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/252263>

9-SOLTANI, E. M. (2024). Entretien avec Philippe Blanchet, Professeur de sociolinguistique à l'université de Rennes 2-France - et auteur de "Discriminations : combattre la glottophobie". *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 2(1), 264-277. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/252260>

10-SOLTANI, E. M. (2024). Vers une redéfinition des paradigmes didactiques en traduction : entretien avec Khaled Ochi , traductologue et expert en interactions langagières et culturelles. *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 2(2), 480-496. Disponible sur le lien : <https://asjp.cerist.dz/en/article/257309>

11-SOLTANI, E. M. (2025). Regards croisés sur l'intégration des littératies numériques et de l'intelligence artificielle dans l'enseignement des langues à

l'université : Entretien avec Ouardia ACI, Professeure des universités en sociodidactique. *Contextes Didactiques, Linguistiques Et Culturels*, 3(1), 391-407. Disponible sur le lien : <https://asjp.cerist.dz/en/article/272711>

12- Soualah, K. (2024). À la Rencontre de Mohammed Dib: Entretien avec une Enseignante Universitaire et Gardienne de l'Héritage Littéraire BENMANSOUR BENKELFAT Sabiha. *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels*, 1(3), 144-155 Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/241587>

13-Said Houari, A. (2025). Mémoire, justice et nostalgie dans l'écriture du temps: entretien avec le romancier Mehdi MESSAOUDI. *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels*, 3(2), 660-675. Disponible sur le lien : <https://asjp.cerist.dz/en/article/278328>

14-TOUMI, Y. (2023), Entretien avec l'écrivaine Lynda CHOUITEN « *La vie est la source de la littérature et la littérature doit être fidèle à la vie* », *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(2), 570-570. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/233240>

15-ZOUAOUI, H. (2025). L'intelligence artificielle est l'avenir de l'enseignement/apprentissage des langues étrangères : Entretien avec Amir MEHDI, Professeur des universités et spécialiste en Didactiques des langues. *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels*, 3(1), 408-422. Disponible sur : <https://asjp.cerist.dz/en/article/272712>